

Los Angeles, "jardin d'herbes folles"

Pourquoi une ville comme L.A. génère une telle activité ainsi qu'une diversité inégalée ? Débat autour d'une ville sans centre où les repères ne cessent de changer.

*Une discussion entre
Cecilia Dougherty, M. A. Greenstein,
Terry R. Myers, Lari Pittman, Sue Spaid.*



Lary Hammerness, 1994
photo couleur

M.A. Greenstein : Si nous parlons du centre, il y a une métaphore intéressante à considérer - surtout quand il s'agit de Los Angeles - celle du vecteur. Car, du point de vue de l'architecture et l'urbanisme au moins, on a décrit L. A. comme une ville sans centre. Elle n'est même pas quadrillée, et elle n'est pas basée sur le modèle d'une étoile, comme l'est Paris. Pour reprendre le terme de Reyner Banham, c'est une ville qui est définie par quatre écologies : les autoroutes, la plage, les montagnes et le désert. Des communautés diverses se sont développées en fonction de ces différents paysages. Il n'est plus question d'un centre urbain, d'une culture qui s'y développe, et d'un pouvoir qui se situe géographiquement.

Lari Pittman : Mais alors comment expliques-tu l'incroyable production culturelle à Los Angeles ? La structure urbaine traditionnelle n'a rien à voir avec la production culturelle, ni peut-être avec la promotion de n'importe quel type de production. Autrement dit, peu importe la construction de la ville si le travail s'y fait, or il s'en fait énormément ici, et à un niveau de qualité incroyable.

Sue Spaid : Oui, mais c'est très lié à la nature. Notre environnement naturel est vulnérable. Si L. A. est une ville de grande production culturelle c'est dû en partie à tout ce chaos et toute cette incertitude. Les gens qui habitent ici ont choisi un environnement changeant et imprévisible. La ville attire un certain type de personne qui est à l'aise avec ce genre d'inconfort-là. Produire devient un mécanisme de survie.

Terry R. Myers : Pensez-vous que cette situation, le fait que la ville fonctionne sans centre, mais à niveau élevé d'activité - et pas seulement dans l'art, pensez à Hollywood - soit due à la souplesse qui résulte justement de l'absence de centre, chacun étant libre de créer ses propres centres sans qu'on les mette en cause.

Spaid : Dès que tu arrives ici tu as l'impression que c'est une ville sans hiérarchie, beaucoup plus nivelée et avec moins de règles. Il y a peu de choses préétablies, on ne trouve pas de tradition. Le revers de la médaille étant qu'on a du mal à décider ce qu'on va faire si on n'a pas déjà une idée.

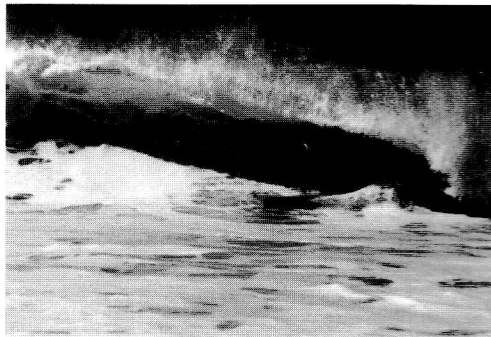
Pittman : On peut se laisser croître ici comme une mauvaise herbe - dans un doux abandon. Cette notion de mauvaise herbe fait partie de l'histoire de Los Angeles. Peut-être même que cette indifférence stimule la créativité. A New-York, j'ai vu l'effet paralysant que peuvent avoir l'excès de stimulation et l'hyper-articulation des débats. Peut-être la géographie dont parle M. A. renforce-t-elle cette capacité de développement.

Spaid : C'est vrai que Los Angeles est déjà un projet artistique en soi, car en fait c'est un désert. Ce n'est qu'un jardin artificiel. Rien ici n'est naturel, même pas les palmiers. C'est pour ça que nous n'avons pas d'insectes. Voilà un aspect de L.A. qui m'étonne: il n'y a pas d'insectes parce qu'ils ont été rayés de la ville.

Cecilia Dougherty : Moi j'en ai chez moi. Je suis venue ici de San Francisco il y a un an. L. A. ne m'a jamais déçu. C'était toujours bien parce que c'est pas déprimant. C'est vraiment anonyme aussi, chose que j'aime. A San Francisco je connaissais tant de gens que je ne pouvais pas quitter la maison sans me soucier de mes vêtements. Ici personne ne te regarde dans la rue, pas à Hollywood en tout cas.

Spaid : L. A. est un endroit où il faut vraiment être motivé, sinon on passerait des années à ne rien faire. Que personne ne te regarde dans la rue pour critiquer tes vêtements, et le fait qu'il faut être vraiment motivé, c'est le même phénomène. C'est comme une communauté de retraités.

Pittman : Cette ville nécessite un haut niveau d'intentionnalité, à la différence d'une ville bâtie autour de ronds-points et je ne sais quoi d'autre, et qui laisse plus de chances au hasard et aux coïncidences heureuses. Je crois que dans un sens cette intentionnalité impulse la ville. A beaucoup d'égards, L. A. est une ville très agressive. Bien sûr, le mythe est toujours autre chose.



Myers : Même sans le savoir, les gens ici créent ce qu'ils pensent être leur propres centres.

Pittman : C'est une ville qui ne s'est jamais reconnue dans des idées de l'organique, du naturel ou du vrai mais plutôt - à supposer qu'elle puisse se reconnaître - dans une vision complaisante de son artifice, ses distances, sa dispersion. Je me sens libéré par cette accentuation du côté artificiel de la personnalité. Quand une culture se nourrit de l'artificiel, on est rassuré qu'elle ne va pas tout d'un coup embrasser des choses dites "essentiels". L'essentiel me fait peur. Je préfère que les choses restent "lite" et fraîches. Je pense que c'est un aspect très sain de cette culture. Et puis, en tant qu'homosexuel, je trouve qu'elle présente une plus grande diversité de façons d'aborder le réel que ne le fait la structure hiérarchique qui est à la base de la plupart des villes européennes.

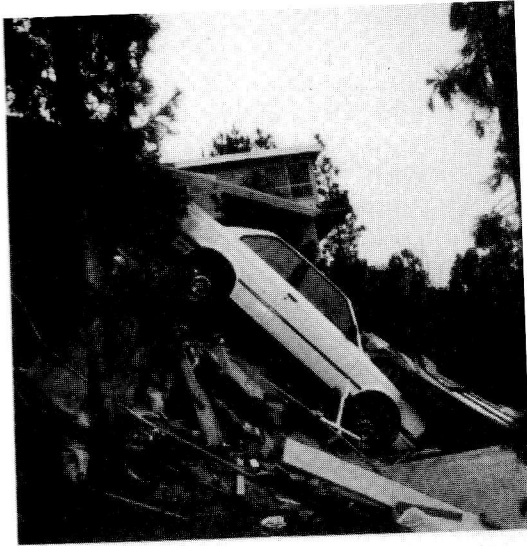
Spaid : Nous vivons tous nos propres fantasmes.

Pittman : Dans le modèle européen, l'artificiel vient après le vécu. Pour moi, l'artificiel est de l'ordre de l'expérience première, comme toute autre expérience. C'est quelque chose qu'un homosexuel apprend très vite : ton vécu immédiat est souvent constitué de choses artificielles, maniérées, malicieuses, détournées ou même retirées du réel.

Greenstein : Est-ce que nous sommes en train de dire que L.A. est une ville qui permet aux gens une multiplicité de codes de comportement?

Pittman : L.A. permet une définition beaucoup plus généreuse de ce que l'on appelle l'expérience première.

Greenstein : Il me semble pourtant qu'il y a des gens dont le vécu ne trouve pas d'expression dans le discours dominant. Donc ils se sentent anonymes, mais je ne sais pas s'ils trouvent ça si gratifiant que cela. Historiquement c'est une ville extraordinairement raciste, et cela aussi fait partie de la scène – toutes ces éruptions qui ne cessent de nous le rappeler. Les gens sont fatigués de parler de l'art politique, de l'art comme expression culturelle, et toutes les inégalités culturelles que nous avons à LA. font que la théorie de tout ça nous fatigue déjà, alors on revient au modèle dominant, conventionnel. Je ne sais pas.



Dougherty : Le discours dominant est plus ennuyeux. Je crois qu'il ne faut pas mesurer les choses à l'aune de ses propres valeurs. Il faut se dire que ces valeurs-là n'ont plus cours quand tu regardes telle ou telle chose, que c'est de l'information à assimiler.

Greenstein : Oui mais comment interpréter cette information sinon à partir de tes propres valeurs ?

Dougherty : C'est-à-dire qu'il ne faut pas se laisser obséder par l'interprétation. C'est à mes yeux un défaut de ces critiques qui tout en trouvant un travail très fort sur le plan politique le considèrent très mauvais sur le plan formel. Les cri-

tères de jugement sont totalement inadaptés. L'idée est de comprendre comment le travail est fait, mais si la perspective de l'artiste n'est pas la tienne, tu ne peux que le croire sur parole.

Pittman : Le monde devient bien plus difficile à vivre du moment qu'on accepte la multiplicité des critères, la notion d'une certaine simultanéité et autonomie. Pour revenir à Los Angeles, il me semble qu'une des explications de la quantité de travail intéressant qui se fait ici est que c'est une ville énorme et que de ce fait elle a dû – consciemment ou inconsciemment selon les niveaux – prendre en compte ces questions de simultanéité. C'est unique pour une ville de cette dimension, je crois.

Si on est u
Greenstein
culot, et
cissisme

Spaid : Je
cissiques.
Paris, com
Tu parles
médiation
nous repr
que c'est
gens nous
nos acteu
notre iden
le font si b

Pittman :
peut dire
Angeles a
tif, ce serai
une abo
confine à
Ça et l'a
matières. Il
sublimati
dont tu par
feste un c
nisme. Il ne
laisser aller
mer une ce

Spaid : Je
Pure Beau

Greenstein
l'attention
logue "dom

Si on est un tant soit peu créateur, c'est un passeport incroyable.

Greenstein : S'il est vrai que les centres de pouvoir sont créés par des gens qui ont du culot, et quelles que soient leurs valeurs, alors on peut dire que LA. est la ville du narcissisme où règne et survit de manière assez confortable la personnalité narcissique.

Spaid : Je trouve ironique le fait d'être renommé à l'extérieur par nos artistes narcissiques. Ceux de l'exposition Pure Beauty, par exemple, au Centre Américain de Paris, correspondaient parfaitement à cette mythologie de Los Angeles.

Tu parles de l'irréel, la médiation est totale. Ils nous représentent parce que c'est ainsi que les gens nous voient. Ce sont nos acteurs qui jouent notre identité parce qu'ils le font si bien.

Pittmann : Pour moi, si on peut dire que l'art de Los Angeles a un trait distinctif, ce serait sa générosité, une abondance qui confine à la promiscuité. Ça et l'abondance des matières. Il ne s'agit pas de sublimation. Le travail dont tu parles, Sue, manifeste un curieux puritanisme. Il ne s'agit pas de se laisser aller, ni d'utiliser le processus créatif ou même le travail qu'on fait pour exprimer une certaine témérité.



Spaid : Je pense qu'il est important que les Parisiens comprennent à quel point Pure Beauty est loin de la vraie L.A.

Greenstein : Il me faut constamment revenir à des amis qui se battent pour attirer l'attention sur la réalité de leur présence dans cette ville, et cela parce que le dialogue "dominant" les a exclus. Je pense aux groupes d'art activiste, des groupes

ethniques qui ont dû lutter pour sortir de l'anonymat, pour faire prendre en compte leurs identités. S'ils ont dû tant insister, je pense, c'est que sans ça la ville ne serait pas prête à les inclure.

Dougherty : Pour moi l'idée de l'anonymat et le fantasme de se créer de nouveaux rôles, c'est horrible, c'est faire comme si c'était un avantage d'être invisible. Je n'ai pas besoin de me faire un nom, mais j'ai quelque chose à dire quand même. Ce qui lie les personnes autour de cette table, à mon sens, c'est notre volonté de dissiper cette invisibilité si généreusement conférée par Los Angeles à ses habitants. Mais en même temps nous bénéficions de la mobilité, du transitoire et de l'indifférence qui vont avec. C'est un vrai dilemme.

Myers : J'ai organisé ce groupe parce que je pensais qu'il serait intéressant de réfléchir à ce que c'était que d'être aux devants de la scène par rapport au positionnement problématique - pour prendre le cas de Lari - d'un artiste homo masculin dans un lieu où il y a beaucoup de médiatisation, et cela souvent pour des raisons méprisables. Ce genre d'attention est très courant et suppose que les artistes gays et lesbiens sont la même chose et qu'ils participent de la même façon au monde de l'art.

Dougherty : C'est ce que j'ai vu à San Francisco. Une impulsion très forte de montrer le travail des jeunes homosexuels mâles, à l'exclusion totale des femmes, de toutes les sortes de femmes. Je remarque aussi que les artistes hétéros commencent à devenir jaloux. Ils sont vraiment inquiets, alors tu as des gens qui se font passer pour des homosexuels, des femmes qui font les lesbiennes - qui font semblant d'être les plus basses de la terre ! La question homo est vraiment à la mode, ce qui n'empêchera pas un jour de la foutre à la porte...



Cecilia Dougherty est vidéaste, M. A. Greenstein et Terry R. Myers, critiques d'art, Sue Spaid, marchande et organisatrice d'expositions. Tous y compris Larry Hammerness, vivent à Los Angeles.

